

Shakespeare a mal aux dents

Marie Vrinat-Nikolov et Patrick Maurus

Presses de l'Inalco, 2018

Shakespeare a mal aux dents – l'explication de ce titre énigmatique et humoristique est à lire à la dernière page du livre de Marie Vrinat-Nikolov et Patrick Maurus : « Tout texte [...] révèle, appelle, engendre des ruptures d'intensité voulues ou non. » Le traducteur, qui lit le texte au plus près, sait quand Shakespeare a mal aux dents (ou, *mutatis mutandis*, que Heine faisait du remplissage pour satisfaire son éditeur). Mais, « [s]i Shakespeare a mal aux dents, nous ne sommes pas ses dentistes » : autrement dit, il n'incombe pas au traducteur de combler les trous, de rétablir l'équilibre, de lisser le texte, pas plus qu'il ne doit prioritairement produire un texte en « bon français ».

C'est sur ce postulat qui repose ce livre. Ses auteurs sont tous deux traducteurs (Patrick Maurus du coréen, Marie Vrinat-Nikolov du bulgare) et sont – ou ont été – responsables du master de traduction littéraire de l'Inalco. Leur double ancrage, dans la pratique et la pédagogie de la traduction, est sensible dans tout l'ouvrage, qui n'est conçu ni comme un manuel de traduction, ni comme un nouvel apport à la théorie de la traduction, mais découle d'une « ambition de combler une lacune et de montrer, par les nombreux exemples sur lesquels il s'appuie dans diverses langues généralement méconnues et trop peu citées, qu'en matière de traduction littéraire il n'est de théorie sans pratique, ni de pratique sans théorie ». Cette dernière phrase place les auteurs dans l'héritage spirituel d'Henri Meschonnic (dont *Poétique du traduire*¹, il y a vingt ans déjà,

1 Henri Meschonnic, *Poétique du traduire*, Lagrasse, Verdier, 1999.

était structuré en deux parties intitulées « La pratique, c'est la théorie » et « La théorie, c'est la pratique ») – héritage que les auteurs assument entièrement, comme le montre leur « Conclusion : traduire après Meschonnic ». Ils reprennent également la critique de la traduction ethnocentrique, émise par Antoine Berman².

Shakespeare a mal aux dents est ainsi un livre qui prend résolument parti et choisit son camp, en adoptant un ton et des propos volontiers caustiques et polémiques contre les thuriféraires de ce que le livre appelle de façon récurrente, et jusque sur la quatrième de couverture, l'« Ainsi Nommée Littérature » au nom de laquelle on commet trop de crimes traductifs contre les textes.

C'est donc un travail de déconstruction qui est proposé au lecteur : « déconstruction de l'acte de traduire », et déconstruction des mythes qui pèsent encore sur le travail des traducteurs et la lecture des traductions.

Le livre se structure en deux parties de longueur inégale mais d'égal intérêt. La première pose quatre questions fondamentales : Où traduit-on ? Qui traduit quand on traduit ? Quand traduit-on ? Que traduit-on quand on traduit ? Elles sont précédées d'une première interrogation, plus surprenante à première vue : « Les traducteurs mangent-ils ? », qui a en réalité pour fonction de poser les prolégomènes nécessaires en rappelant que « le traducteur n'est pas un pur esprit : il mange ». Souvent virulente et polémique, cette première partie effectue un travail nécessaire à toute réflexion sérieuse sur les textes produits par l'opération de traduction, en rappelant que les textes traduits sont immanquablement des socio-textes, tributaires de la position de leurs auteurs dans le champ académique, éditorial ou médiatique. L'université, les éditeurs en prennent pour leur grade, dans une critique qui serait sans doute plus intelligible pour ceux-là qu'elle étrille – les universitaires, les éditeurs – en étant un peu moins abrupte, par moment moins absconse et moins répétitive. Il n'en reste pas moins que cette première partie oblige à la

2 Voir notamment l'analyse que fait Berman des « tendances déformantes » dans *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Seuil, 1999.

réflexion, voire, pour le traducteur ou l'étudiant, à la réflexivité : quelle place les préconceptions sur l'« Ainsi Nommée Littérature » ont-elles dans notre pratique ? Quelle place les éditeurs et les médias font-ils au travail des traducteurs ? Quand donnera-t-on à la médiation du traducteur sur le texte le même poids qu'à celle de l'interprète de Bach sur la partition ? Comment ne pas projeter sur l'horizon du texte à traduire un « hyperlecteur » postulé par l'éditeur et parfois le traducteur lui-même, bien moins souple et adaptable que le lecteur réel ? C'est que, au nom de ce que le lecteur ne pourrait pas accepter, ne saurait pas comprendre, on commet, pour reprendre les termes de Meschonnic, des « crimes invisibles » par des traductions recherchant la clarté, la limpidité en français, ce qui rend la traduction doublement invisible : on gomme la nature étrangère du texte étranger, et on gomme le rôle du traducteur dont le travail doit se faire indiscernable. Autrement dit, l'ouvrage s'attaque au pré-supposé selon lequel, parce que la traduction ne devrait pas se faire sentir, il faudrait que le texte traduit ait l'air d'avoir été rédigé directement en français.

C'est donc une revalorisation du traducteur en tant que sujet de la traduction qu'opère cette première partie, qui, entamée dans le travail du négatif de la déconstruction, finit de façon plus positive par le rappel de « ce qu'on traduit quand on traduit », à savoir des textes et non des langues. C'est dans ce chapitre que l'héritage de la sociocritique de Claude Duchet se fait le plus sentir : les auteurs utilisent les concepts de « traces », « indices » et « valeurs », comme trois niveaux constitutifs du texte littéraire devant être reconnus et restitués dans l'opération de traduction.

La deuxième partie du livre, intitulée « La traduction et le traduire », est bien plus courte, mais diablement efficace et réjouissante, notamment dans son premier chapitre, « Traduire versus intraduisibilité : on peut tout traduire d'un texte pluriel ». Les auteurs y démontent avec allégresse, exemples à l'appui, plusieurs mythes sur l'intraduisibilité supposée des dialectes, sur le colin-guisme, sur les noms propres, sur le genre (tel qu'il s'exprime, ou ne s'exprime pas, dans certaines langues), sur les proverbes, sur les alphabets (par exemple les acrostiches dans un roman bulgare utili-

sant des lettres cyrilliques ou l'usage des caractères chinois dans la littérature coréenne). Un des apports particulièrement intéressants de cette partie – qui pour le reste reprend des problèmes de traduction déjà bien balisés, entre autres, par Antoine Berman – est la réflexion proposée sur la matérialité du texte, au prisme notamment de la disposition (verticale, de droite à gauche) de poèmes coréens.

Ce chapitre tire sa force de conviction de cela même qui donne sa valeur à l'ouvrage : la richesse et la variété des exemples. La position professionnelle des auteurs est ici déterminante : tous deux sont traducteurs et enseignants de « langues rares » produisant des « littératures mineures » (le bulgare, le coréen). Qui plus est, ils se sont assuré le concours de certains de leurs collègues et étudiants de master dans la collecte des exemples, si bien qu'on lit, grâce à Morgane Milhat, un poème tibétain de Tsangyang Gyamtso ; grâce à Antoine Heudre, un poème en persan de l'Iranien Ahmad Chamlou ; grâce à Kadhim Jihad Hassan, les vers de la poétesse arabe andalouse Hafsa bint al-Hâjj, etc. C'est pour les auteurs l'occasion de faire, pour reprendre le titre d'un célèbre essai d'Antoine Berman, « l'épreuve de l'étranger » : l'analyse du texte étranger, la comparaison de traductions existantes, les propositions de traductions nouvelles mettent à l'épreuve leur pensée théorique de la traduction, révélant au lecteur la façon dont cette théorie s'incarne dans une pratique qui ne vaut pas tant parce qu'elle serait intrinsèquement supérieure que parce qu'elle repose sur une pensée cohérente du système du texte à traduire. Au passage, le lecteur aura apprécié de découvrir des auteurs, des poétiques, des matérialités textuelles dont il ignorait la plupart du temps l'existence. Ce n'est pas le moindre mérite de l'ouvrage que d'ouvrir ainsi vers des aires culturelles, linguistiques, poétiques bien mal balisées par les institutions si vigoureusement étrillées dans la première partie – autrement dit, de fonder la réflexion théorique et l'enseignement de la traduction sur autre chose que la seule littérature de langue anglaise, éventuellement l'allemande et la russe. Sans doute les auteurs tirent-ils ainsi le meilleur profit de leur position minoritaire (au sein de l'université comme du monde de l'édition) pour lancer une réflexion depuis les marges.

Sans que son apport théorique soit intrinsèquement nouveau, *Shakespeare a mal aux dents* ne peut être qu'une lecture profitable pour tous les acteurs de la traduction – des traducteurs, concernés au premier chef, aux « simples » lecteurs de littérature traduite qui aimeront comprendre la complexité de ce qui se joue dans la publication d'un livre traduit. L'universitaire, que la critique au vitriol de la philologie constituée en ennemie de la littérature aura pu passablement agacer, pourra (s'il n'abandonne pas le livre au bout de quelques pages) se poser des questions brûlantes quant à la place des traductions comme textes et de la traduction comme pratique dans l'enseignement de la littérature.

Claire Placial